

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 10 (1912)

Artikel: Les idées morales d'Edouard Rod [fin]
Autor: Moro, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-764108>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES IDÉES MORALES D'EDOUARD ROD

(Fin.)

Gagné par l'exemple, de „Mademoiselle“, bonnement pieuse et humblement dévouée, le “Je” du *Sens de la Vie* se met à vouloir faire le bien — le Bien devenu pour lui le vrai sens de la Vie. Certes, il connaîtra bientôt l'épreuve irritante, il se heurtera aux incompréhensions, aux déboires, aux contradictions. La Raison pure se rebiffe . . . mais, sans tarder, le cœur — ou si vous préférez la Raison pratique — l'emporte et il s'écrie :

La critique a beau détruire, ces idées que nous avons acceptées comme bases de notre existence sans qu'aucune philosophie ait jamais pu même les définir, existent. Leur réalité, qui déconcerte notre raison, s'affirme dans tous nos actes, dans les mots que nous employons pour les traduire, dans l'effort continu de l'humanité pour leur donner un sens. *Nulle existence individuelle ne serait possible, si l'on admettait que, les fondements de la Morale étant introuvables, il n'y a pas de Morale*; nulle existence nationale, si l'on supprimait, comme le raisonnement nous en donnerait le droit, l'idée de patrie, celle de loi, celle de gouvernement; nulle existence collective, si les hommes voulaient agir en dehors des données dont leur critique leur montre l'inanité. Et l'absence de religion, qui paraît devoir être bientôt acceptée par les sociétés modernes, creuse en elles un vide dont les moins fervents, s'ils sont sages, s'inquiètent à juste titre . . . La contradiction constatée dans chacun des grands départements où elle règne se retrouve dans l'ensemble de la vie, comme un défi suprême jeté à notre Raison. Impossible de l'éviter: ou bien écoutez la critique, et devenez des sceptiques désemparés qui, à moins de passer pour des criminels ou des fous, seront forcés d'être inconséquents avec eux-mêmes; ou bien acceptez comme vérité le mensonge éternel que vous avez reconnu . . .¹⁾

Le sens pratique est vainqueur . . . Vous sentez bien, à lire, qu'il n'y a point là duplicité ni contradiction, mais évolution.

„Si Rod ne désespère pas, écrit Bourget, c'est qu'il a fini par en appeler de l'intelligence au cœur et par apercevoir la vérité de l'âme humaine dans la palpitation même de cette âme.“

Et voilà qui m'amène à parler, car cette parole de Bourget l'explique, de la religiosité d'Edouard Rod incroyant.

¹⁾) *Sens de la Vie*, p. 295.

Le *Sens de la Vie* se termine, on le sait, par la récitation du *Pater* sous les voûtes de Saint-Sulpice.

Ce fut par humanité, si l'on peut dire, non par calcul, par flatterie ou par faiblesse, que ce matérialiste se montra pénétré de sens religieux.

L'inquiétude de l'invisible et du devenir, il la tenait certes de ses ancêtres: „J'ai l'âme d'un croyant tombé dans le scepticisme.“ Vraisemblablement, néanmoins, il en fût arrivé pour lui-même à l'oubli. Mais le moyen pour un moraliste, pour celui dont le moi est insuffisant à son étude et que le bien des autres préoccupe inlassablement, le moyen de laisser le problème!

A son esprit pratique, à son besoin inné de réalisation et d'ordre, une religion apparaissait, comme à tant d'autres, le fondement indispensable d'une morale — et donc du bonheur des hommes et de leur prospérité. Mais lui ne pouvait parvenir à croire et il souffrait de cette contradiction. Le même homme qui, analysant dans le *Glaive et le Bandeau* les angoisses de tous ceux qu'affarent les injustices de la justice humaine, n'a jamais insinué, par souci ou d'impartialité ou de réalisme, qu'il pourrait y avoir plus haut une justice infaillible et sereine, le même homme a pu, la même année, sans mensonge, écrire à propos de Lamennais, cette page sincère:

Ai-je besoin de dire que je ne songe pas un instant à faire ici le procès de la foi religieuse et de la piété. Je n'en méconnais ni la beauté, ni la grandeur, ni la noblesse. Au contraire, le sentiment religieux m'est toujours apparu comme une des plus belles fleurs que puisse produire l'âme humaine, à la condition qu'il se réalise dans sa pureté et son désintéressement, sans alliage de calculs. Il a sa raison d'être, me semble-t-il, dans les besoins les plus profonds, les plus insatiables de notre cœur: cette soif qui nous tourmente de nous donner à quelque chose d'absolu et d'éternel, cette faim de sacrifice intense qui nous dévore aux heures mêmes où nous obéissons à nos autres appétits, cette suprême volonté du bien qui désarme notre égoïsme, ce désespoir d'être imparfaits où les meilleurs d'entre nous se morfondent.

Il apparaît en nous quand nous dépassons notre propre niveau, quand rien de ce que nous a donné le siècle ou de ce qu'il nous offre encore ne nous satisfait plus, ou quand nous fuyons, humiliés, devant l'image de nous-mêmes que réfléchit notre conscience.

Il peut relever les déchus, laver la honte, soutenir la faiblesse. Mais il suppose le don complet, éperdu, surtout désintéressé de soi-

même, l'oubli total de son „moi“ tyrannique, exigeant, brutal, la fusion complète de son être temporel et rapace dans l'immatériel.¹⁾

Rod n'a point caché sa sympathie pour l'Eglise catholique. Cette attitude a étonné, je crois, certains de ses compatriotes et provoqua même des insinuations malveillantes: Cependant quoi de plus naturel, après ce que nous venons de dire, que Rod, fait de caractère comme il l'était, ait pu aimer l'Eglise de la tradition, de la hiérarchie et de l'impassible fermeté, celle dont on ne peut nier qu'elle ait servi d'armature à la civilisation française? Il ne vit jamais en elle autre chose. Vers qui devait aller, sinon au défenseur du dogme, cet adogmatique épris d'ordre?

L'ordre, la tradition, la hiérarchie et la sécurité devinrent peu à peu pour Rod moraliste des dogmes véritables. Etonnez-vous après cela que le libertaire de la *Course à la Mort* se soit fait dans *Le Vainqueur* le défenseur de l'ordre social, tel que nos aïeux le croyaient définitif, tel que nos contemporains l'estiment souvent encore le meilleur? Remarque piquante, c'est dans cet ouvrage même que son impartialité d'observateur le conduit à dénoncer les exactions du capitalisme! Il nous y présente de la misère des apprentis verriers un tableau pitoyable, parce que véridique. D'autres y seraient allés de leur plan de réforme. Lui se contentera de plaindre. Il craindrait, par ses récriminations, d'attenter à la tradition et à l'ordre. Ce révolté pacifique, ce conspirateur en chambre ne fera jamais rien sauter. (Ce sont ses propres expressions.)

Voici une page significative:

Elle (la fille du vainqueur) était de celles qui, dans les conflits de l'heure actuelle, prennent parti contre leur classe. De la sienne elle ne voyait que les vices, la cupidité, l'égoïsme, la cruauté, sans distinguer la part qui en revient au fait même de la possession. Sa sympathie allait sans réserves aux victimes temporaires de ces vices éternels, que conservent et raffinent en s'élevant sur l'échelle sociale les déshérités de la veille, exploiteurs du lendemain. Pareille en cela à ces femmes de fermiers généraux, élevées aux leçons de Jean-Jacques, que leurs complaisantes doctrines devaient pousser à la guillotine, une fois renversé l'équilibre de leur sûreté, elle méconnaissait cette condition de la concurrence qui interdit aux vainqueurs de déposer, pour s'attendrir, les armes et leurs boucliers. Si, par aventure, il se fut trouvé dans son cercle quelqu'un pour lui montrer le péril, elle eût méprisé un tel avertissement: femme avant tout, elle aimait mieux la pitié que

¹⁾ *Revue Hebdomadaire.* Paris 1909, No. 51.

la force ; idéaliste, elle rêvait la justice, non la conquête ; nul égard d'intérêt, de caste, de famille ou de race n'eût embarrassé sa juvénile intransigeance. La sublime et généreuse formule du *pereat mundus* l'enivrait de son illustre noblesse ; et avec tant d'autres, ouvriers aussi généreux qu'elle d'une désagrégation régulière, en croyant participer à la réfection d'un monde où se réaliseraient enfin nos grands rêves, elle travaillait à l'avénement d'autres formes de la tyrannie et de l'injustice.¹⁾

* * *

Il fut une fois où Rod montra un beau courage, voisin de l'héroïsme, le jour qu'il écrivit les *Idées morales du temps présent*. Avec une impartialité inexorable et sereine, que bien peu possèdent encore, le romancier attitré de la *Revue des Deux Mondes* entreprit de juger ses contemporains, ses anciens maîtres, dont la gloire était encore au zénith, les dieux du jour que le monde encensait, ses camarades auxquels le liait toujours une amitié condescendante. N'importe, il fut intègre et jusqu'à la sévérité. C'est qu'il ne s'érigait plus en critique de leur art, mais en juge de leur moralité sociale. A l'ami, à l'obligé, au disciple, on pourrait pardonner l'hyperbole, quand il s'agit du talent de bien dire ; mais la conscience de Rod n'aurait pu se pardonner l'indulgence quand il s'agissait de la pensée morale, celle qui va servir d'âme à tout un peuple. Et nous assistons à la singulière évolution d'une intelligence subtile que domine une conscience. Rod, le sceptique pessimiste, flagelle avec ironie Renan et Schopenhauer. Rod, l'ancien familier de Médan, ne comprend plus Zola et il le blâme. Rod, que son extrême tolérance, fruit de bonté ou de scepticisme, faisait accuser de faiblesse, Rod accusera Dumas fils d'avoir „par tolérance et par bonté détruit la pyramide que forment avec les croyances morales les croyances religieuses et l'obéissance au collège chargé d'en maintenir la lettre et d'en modifier l'esprit selon les besoins du temps“.

De Paul Bourget il a écrit dans ce même ouvrage :

Bourget ignorerait-il que c'est par les exemples concrets qu'un écrivain peut agir sur l'esprit de son temps, que les héros du roman et du théâtre entraînent toujours après eux une foule d'admirateurs, que plus ils sont malsains plus leur action s'étend, parce que la maladie est toujours plus contagieuse que la santé ? En sorte qu'un beau roman d'amour et de volonté serait un acte plus efficace que les pré-

¹⁾ *Le Vainqueur*, p. 172.

faces les plus éloquentes et qu'un simple exemple de vertu parlerait plus haut que le spectacle des ravages exercés dans un cerveau d'enfant par des lectures mal digérées . . .¹⁾

Pouvait-on être plus franc, et plus dur, au lendemain de la préface du *Disciple*?

Il n'est qu'un écrivain pour lequel la sympathie et les louanges de Rod s'affirment sans restriction. C'est Melchior de Vogüé — ce prêtre d'héroïsme, écrira le critique.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer la nouveauté du point de vue: il est rare qu'un critique littéraire, en dehors de préoccupations religieuses ou politiques, soit monté sur la chaire de la morale pour admonester ses confrères. A ce geste les Suisses les moins partisans de Rod devront avec fierté reconnaître qu'il est bien de chez eux, et cousin de Rousseau, de Vinet ou d'Amiel. Et ce fut d'instinct, si j'ose dire, que Rod le doux, Rod le sceptique, Rod le mécréant, se mit à moraliser. Au surplus n'ai-je point l'intention de lui trouver tort; la responsabilité de l'écrivain, Flaubert l'a montré à sa manière, ne peut être niée.

Cependant s'il n'y avait eu que du moralisme dans les *Idées morales du temps présent*, Rod, je le crains bien, n'en eût pas été célèbre. Mais, placé haut et bien placé, il a su découvrir dans la plaine immense où notre littérature se déploie, la direction nouvelle et inattendue que prenaient les chefs éminents. Rod, en 1900, a eu le mérite de deviner, un des premiers, l'évolution qui s'est faite du naturalisme de Zola au spiritualisme de Melchior de Vogüé; c'est le mouvement d'ensemble, à peine esquissé à cette époque, qu'il a su apercevoir. Puis, pénétrant jusqu'à l'inconsciente arrière-pensée des maîtres de l'heure, il a su, presque avant eux, saisir leurs inquiétudes prochaines, marquer leur nouvelle route, et les presser d'y faire un second pas. Pour cette perspicacité il faut un psychologue. A mon sens, les *Idées morales du temps présent* resteront un appui pour le futur historien de notre littérature . . .

Mais il s'agit du moraliste. Le mot de Zola fut vrai pour Rod: A chercher les autres il se découvrit. Ayant su trouver de la „moralité inconsciente“ dans l'œuvre première de Bourget et celle de Lemaître, il devait en arriver bientôt à la moralité

¹⁾) *Les Idées morales du temps présent*. Passim.

consciente. Sans tarder, en effet, il donne: *Au milieu du chemin*. C'est son livre le plus moralisant, le plus logique après les *Idées morales*, le roman devenu nécessaire pour sa conscience éveillée et désormais affermée. On en connaît l'idée: Un auteur à la mode apprend par les journaux qu'une jeune fille s'est suicidée en laissant ouvert à la page fatale son dernier roman. Aucun doute: c'est l'exemple néfaste de l'héroïne qui a suggestionné jusqu'à la mort la pauvre fille. A ce choc brutal la conscience de l'écrivain tressaille, et à un jeune journaliste complimenteur, venu pour l'interviewer, il répond:

Vous êtes bien jeune, mon enfant. Vous ignorez combien peu de chose est une œuvre d'imagination, quelque glorieuse qu'elle soit — en regard de la plus humble vie. La durée d'un nom ou d'une pensée, qu'importe! Ce qui compte, c'est le mal qu'on a fait, c'est le bien qu'on aurait pu faire!

Et le malheureux, en proie à son remords, non seulement prend la résolution de ne plus écrire, mais il conjure sa maîtresse de régulariser leur union afin que même leur vie privée devienne un bel exemple.

Nous manquons, lui écrit-il — et le passage est des plus typiques — nous manquons à la première des lois sociales, à celle qui limite notre liberté personnelle au profit du bien commun. Je reconnais maintenant la nécessité d'incliner notre sens particulier devant l'opinion commune, quelle que soit la médiocrité des intelligences qui l'ont établie. A force d'observer leurs relations réciproques, les hommes, en effet, ont découvert que certaines règles de conduite sont à la fois plus favorables à l'intérêt social et au bonheur individuel et ils les ont acceptées, ou du moins ils s'efforcent de les accepter et les imposent. S'en écarter, c'est porter préjudice à la collectivité, et se nuire à soi-même. C'est donc le mal.¹⁾

Cette déclaration domine et éclaire toute la morale de l'amour telle que Rod l'a retrouvée peu à peu dans sa conscience, telle que son sens pratique l'a extraite petit à petit des réalités de l'existence et de la tradition, telle qu'il l'a exposée malgré d'inévitables palinodies à travers ses romans qui comptent.

En ce chapitre, les citations s'offrent si nombreuses, et chacune si intéressante, que véritablement elles m'encombrent; je ne sais que choisir.

Voici la „doctrine“ qu'on pourrait, me semble-t-il, en extraire:

¹⁾ *Au milieu du chemin*.

„La règle traditionnelle, c'est l'amour dans le mariage, la fidélité réciproque, même l'indissolubilité de l'union, dont la rupture serait quelquefois une souffrance imméritaire pour l'un des conjoints, et toujours un dommage grave pour les innocentes victimes des fautes de leur père . . . Mais l'homme est un être de faiblesse! Et il est des amours irréguliers si fatals, si absorbants, si exaltants, amours infiniment rares, infiniment précieux qui sont la plus belle fleur de la vie! . . . Hélas, ils sont condamnés au silence, à la dissimulation, au mensonge! tare inévitale, odieuse, qui devrait les interdire aux cœurs délicats, aux âmes d'élite. Le mensonge empoisonne l'amour. En sorte qu'il vaut mieux rester dans les sentiers que l'humanité, péniblement, nous a tracés au travers des siècles. La route est rude, on s'y aheurte, on s'y déchire, n'importe; il serait plus dououreux d'aller s'égarer dans le maquis.“

Même *l'Ombre s'étend sur la Montagne*, ce poème d'amour, ce rêve décevant d'une idylle à trois, contient toute une philosophie, celle de l'expérience :

La conscience devient plus pure, plus exigeante, plus ferme, à mesure qu'elle s'enrichit de plus d'expérience, sans doute parce qu'en embrassant la complexité de phénomènes sociaux nous comprenons mieux l'importance de nos actes, celle même de nos sentiments, puisque les conséquences en sont infinies. C'est ainsi que certaines idées que nous prenions pour des préjugés surannés s'imposent peu à peu à notre esprit. C'est ainsi que nous découvrons la raison d'être d'institutions que notre jeunesse taxait d'arbitraires, attaquait et sapait avec tant d'ignorance.

Ainsi parle Mr. Jaffé, l'intellectuel, qui, au soir de ses noces, avait présenté à son épouse un formulaire qu'il suffirait de signer, et par quoi il la dégagerait de toute promesse le jour où ils auraient cessé de se plaire.

Mais il constate „que deux êtres qui commençaient à se gêner et pouvaient se libérer par un simple rappel de leurs arrangements particuliers, renonçaient à cet avantage par égards réciproques et par tendresse pour un objet commun.“

... Nous avons accepté cet espèce de compromis tacite et sans signature, dont la secrète hypocrisie a été plus forte que la franchise de notre absurde papier.

Cependant, Madame Jaffé, qui prononce ces paroles, aime follement Lysel. Mais elle préfère souffrir. N'y a-t-il pas sa fille qui souffrirait plus qu'elle ?

N'ayant pas fait à l'heure opportune le geste de révolte, elle faisait celui de la résignation. La patience des choses prenait ainsi sa revanche. Et elle pensait que rien ne déferait plus l'œuvre de la vie qui les avait rivés l'un à l'autre, sans unir leurs cœurs ; que rien ne prévaudrait plus contre les forces gardiennes du foyer.

Sa douleur, c'est encore le silence, le mensonge qui la causent.

Il y a du mensonge autour de nous, sur nous, en nous, dans nos paroles, dans nos actes, dans nos pensées. Nous en sommes entourés, nous en sommes imprégnés ; il se lève comme une poussière sous nos pas. Nous le respirons avec l'air comme un miasme. Notre amour en est souillé, sali, empoisonné. C'est cela qui me tue, c'est cela que je ne puis plus supporter.

L'amour n'a pas de pire ennemi que cette voix de la vérité qu'il combat, sans pouvoir l'étouffer. Il est le plus fort, il triomphe, il apporte l'ivresse et l'oubli. Mais voici que sonne un appel de la voix lointaine. Il ne veut pas entendre. L'appel sonne plus fort. Il le veut fuir dans son extase ; la voix retentit toujours plus proche. Et la poursuite commence, et c'est la voix terrible qui triomphe toujours.

Erreur de croire qu'on peut impunément substituer la règle qu'on se fait à soi-même de son amour à celle où l'expérience des siècles a emprisonné l'amour.

. . . Cependant, si les hommes étaient meilleurs, si leurs cœurs désincarnés pouvaient palpiter d'idéales amours, ne pourrions-nous pas recommencer le rêve splendide et surhumain dont vécut l'imagination du plus utopique des hommes, il y a un siècle ? Quel poème d'amour plus séduisant que l'idylle à trois pour ceux qui ont souffert d'inconciliables tendresses . . . C'est le rêve, le rêve qu'engendre le magnanime désir d'accorder le Devoir et l'Amour ; la Vérité et la Vie.

Lisez cette page merveilleuse où s'achève la vie de deux chastes amants :

Mr. Jaffé rejoignit Anne-Marie dans l'angle ocscur où elle pleurait. Irène et Lysel furent seuls, seuls et tranquilles, plus près l'un de l'autre que sous les hêtres d'Interlaken ou les marronniers de Saint-Cloud, plus près qu'ils n'avaient jamais été dans aucun des moments que venait d'évoquer la musique, leurs deux âmes si proches, si attirées, qu'elles se fondaient. Ce fut comme si les fausses teintes de leur amour s'effaçaient toutes, comme si les dissonances s'en corrigeaient d'elles-mêmes, pour qu'il revînt aux lois d'une divine harmonie. Leur rêve inconciliable avec la réalité, ce rêve d'une affection

forgée de ses seuls éléments, sans autres liens que ceux tissés de sa propre substance, ce défi lancé à la vie, ce mirage de palais aérien, de château de brouillards, prenait corps en cet instant comme s'ils l'eussent enfin touché. Séparés par tant d'obstacles dans le siècle, ils s'appartenaient aux portes de l'au-delà. Ou plutôt, ils n'étaient qu'un seul être, dont il semblait que l'unique esprit dût s'éteindre au même souffle. Sous les yeux de M. Jaffé, sous les yeux d'Anne-Marie, Lysel se pencha sur Irène et la baissa au front. Ce fut très simple: l'indulgence, la tendresse, la bonté rayonnaient comme une lumière céleste. Dans cette chambre où jadis les sicaires de Girolamo avaient vengé dans des flots de sang une offense à l'orgueil du maître, il n'y avait plus de place pour la rancune ni pour la haine. Il n'y en avait plus que pour l'amour et la vérité. La vérité! Ce mot qui avait hanté Irène comme le plus inaccessible désir pendant les années où son amour tâtonnait dans les ombres de la vie, ce mot fut le dernier qui revint sur les lèvres. Elle murmura:

La vérité! . . .

La vérité se mirait dans ses yeux, elle en avivait les dernières lueurs, elle pénétrait comme un rayon jusqu'à ce pauvre cœur ravagé, qui pour elle avait tant souhaité de se reprendre, elle attirait dans sa lumière cet être de lumière que la vie avait obscurci, elle l'aspirait comme le foyer suprême où tendent nos vœux, même quand nos pas s'en écartent, même quand nous errons dans les ténèbres de l'erreur.

Lysel s'agenouilla et lui prit la main.

La vérité! dit-il; elle nous enveloppe, elle nous aveugle, elle nous inonde!

Poussés par une même impulsion de leurs cœurs, Anne-Marie et Mr. Jaffé s'avancèrent ensemble derrière Lysel; et Mr. Jaffé lui posa doucement la main sur l'épaule, comme dans un geste d'amitié. Une fois encore, les yeux d'Irène se levèrent sur eux: les voyant unis dans cet accord où achevaient de se résoudre les vains conflits de la vie, ils se refermèrent doucement. Quand ils se rouvrirent, leur lumière s'était éteinte: glauques et vides, ils tournèrent dans leurs orbites, et la respiration cessa. La Mort triomphait avec l'Amour et la Vérité, comme si, seule, elle possédait le don de les réconcilier.¹⁾

La Vérité, et par la Vérité l'Ordre, et l'Amour dans la Vérité, ne fut-ce pas la perpétuelle angoisse d'Edouard Rod? Or, seule une belle conscience est capable de ce beau tourment!

Et ce tourment ce fut son talent même!

GENEVE

HENRI MORO



¹⁾ *L'ombre s'étend sur la montagne.* Payot, Lausanne, p. 312.